

Dominique

SERGE D. MÉNAGER (1 May 1950 – 15 May 2002)

Serge Dominique Ménager was born in the French city of Vichy where he attended school and went on to study French Literature at the University of Clermont-Ferrand in the late '60s and early '70s, graduating with a B.A. Hons, an M.A. and a D.E.A. He then started his career as a teacher in Algeria where he worked in several high schools before moving to Morocco. In addition, he taught at the University of Botswana in Gaborone and at the University of Natal, in the South African Province of KwaZulu-Natal. His published articles deal with such diverse authors and thinkers as Bessie Head, Nadine Gordimer, and Albie Sachs as well as Jean Genet. They cover as divergent themes as the trauma tormenting those of mixed blood as they strive to capture a sense of identity in southern Africa, how the works of Marcel Proust were instrumental in shaping Gordimer's participation in the anti-apartheid struggle, and the sociocultural impact of township theater.

Serge Ménager was a keen traveler, going often to Europe where he had strong personal and family links but also on academic business. He was a frequent visitor in the United States and Canada where he attended many international conferences. Canada held much charm for him and over the years, he visited Calgary, Toronto, Montreal, and Ottawa. His last visit to this country was to Nova Scotia where he attended the annual congress of the Conseil International des Etudes Francophones being then the African representative on this association's board.

Serge passed away in Durban, South Africa on the 15th of May 2002. He is survived by his partner of three years and the many friends he had made all over the world. This kind, witty, and generous man was an outstanding academic and gifted teacher. Many more of his texts are yet to be published; they will serve both to keep his memory alive and to pay homage to a wonderfully exciting life lived with great gusto, passion, and humor.

Vanessa M. Everson (University of Cape Town, South Africa)

Eric C.G. Levéel (University of Stellenbosch, South Africa)

Ce manuscrit inédit et inachevé a été trouvé dans les papiers personnels de Serge Ménager après son décès. Il s'agit d'un des nombreux originaux découverts par son compagnon dans son bureau de l'Université du Natal. Ce document brut, écrit de la main même de Serge sur un vieux carnet jauni a dû être tapé et corrigé par les soins de Vanessa M. Everson (Université du Cap) et Eric C. Levéel (Université de Stellenbosch), amis proches et collègues de Serge. Ce que les correcteurs ont décidé de nommer "nouvelle" est en fait le début d'un roman biographique s'inscrivant dans le travail de création et de recherche littéraires que Serge avait effectué depuis son adolescence et qu'il poursuivit jusqu'à sa mort. Ces quelques pages se doivent d'être lues et comprises en tant que témoignage sur une autre époque de la vie de Serge Ménager, un Serge jeune, insouciant, à l'aise avec sa sexualité et tellement heureux de vivre dans ce Maroc et ce Maghreb qu'il aimait tant faire découvrir à ses amis par ses articles, ses récits et des voyages qui enchantèrent toujours ses "invités". L'existence de Serge fut singulière et hors du commun ; celle d'un homme généreux, d'un universitaire de grand renom et d'un véritable intellectuel, c'est à dire d'un penseur et d'un partageur de savoir.

Lorsqu'il lui arrivait de raconter à quelqu'un comment nous nous étions rencontrés, Dominique reprenait presque mot pour mot ce récit que je lui ai entendu faire des dizaines de fois :

“ C'était un des premiers matins où je me rendais au lycée pour aller y faire cours. C'était un lundi je crois. Peut-être mon premier lundi au travail. Personne n'était encore arrivé. Seul, devant la porte du bâtiment de l'administration, j'ai vu cette créature incroyable. Une sorte d'éphèbe, de grand escogriffe aux cheveux longs et décolorés, sans doute permanents car sa coiffure tirebouchonnait dans tous les sens, et qui portait le plus invraisemblable T-shirt, bien trop petit pour lui, dont il avait roulé les manches découvrant ses bras jusqu'aux épaules et qui lui arrivait juste au-dessus de la ceinture d'un pantalon à l'intérieur duquel il semblait avoir été cousu tant il lui collait au cul. Un peu plus tard, j'ai eu la surprise de découvrir son ventre bronzé que découvrait chaque mouvement un peu trop haut de ses bras. C'était vraiment une apparition tout à fait surprenante et je me suis tout de suite demandé qui pouvait être cette pétasse de première classe qui avait plutôt l'air habillé pour aller faire les quais de Saône

que pour venir au lycée. Imaginez ma surprise lorsqu'il m'apprit qu'il était lui aussi professeur de français dans le bahut et qu'il y officiait depuis plus d'une année déjà. Si l'administration laissait travailler ça dans son lycée, je me suis dit que j'étais sans doute couvert pour toutes les bêtises et les fautes les plus graves qu'il pourrait jamais m'arriver de faire dans l'exercice de mes fonctions au sein de cet établissement !

Mais le plus drôle, ça a été le moment où il m'a posé cette question qui m'a beaucoup fait rire, dans mon fort intérieur tout du moins : *Êtes-vous marié ?* J'ai vraiment failli éclater de rire quand j'ai vu à quel point il était interloqué lorsque j'ai répondu par l'affirmative. De toute évidence il avait espéré autre chose. C'était à pisser de rire !

Ce qui est sans doute à pisser de rire c'est de penser que Dominique ait pu croire, ne serait-ce qu'un moment, que je ne voyais pas clair dans son jeu et que la complicité qui allait s'établir entre nous dans les jours qui suivraient cette rencontre, ne briserait pas l'image qu'il avait établie de lui-même ou plutôt que sa situation d'homme marié avait, pour quelques temps, placé comme un écran entre nous deux.

Que les choses soient bien claires entre nous. En dépit des sentiments parfois ambigus que je serais amené à décrire dans ces souvenirs, je n'ai jamais été amoureux de Dominique, ou alors peut-être par intermittence seulement, de l'image (encore une) que j'imaginai que nous projetions lorsque nous étions tous les deux. J'étais fier d'être son ami, j'étais heureux que l'on nous voie ensemble. Dire ceci me paraît cependant à la fois trop et trop peu. Ce qui nous liait était bien plus que cela et passait par le biais d'une troisième personne. Peut-être ne devrais-je pas chercher à mettre maladroitement en mots des sentiments qui, comme tous les sentiments, fluctuaient, évoluaient, prenaient toutes sortes de formes variées et contradictoires. Peut-être devrais-je me contenter de raconter les faits tels qu'ils me reviennent, au fil du stylo, sans autre logique que les pulsions de ma mémoire.

Pour ma part, ma première rencontre avec lui n'eut pas lieu devant le bâtiment de l'administration du lycée. J'étais avec mon amie Malika, attablé à la terrasse de la Rotonde surplombant la lagune. La petite ville où je travaillais depuis plus d'une année maintenant,

était située au bord de la Méditerranée qui formait dans le renforcement où elle était située, un lagon pestilentiel sur lequel un naïf entrepreneur avait jugé bon de construire ce bar-restaurant perpétuellement désert mais d'où la vue, si l'on voulait bien oublier l'odeur, permettait, lorsqu'on était assis à la partie la plus avancée sur l'eau, d'oublier la laideur du chantier que présentaient aux regards les rues fourmillantes de Nador, pour ne voir que le bleu outre-mer et stagnant des eaux saumâtres.

Nous prenions un café, légèrement salé car l'eau de la ville, puisée dans les profondeurs du sol, était contaminée par des infiltrations venues de la mer. L'après-midi suivait son cours, rien ne laissait présager le mirage dont nous allions être tous les deux victimes.

Durant quelques secondes notre conversation se suspendit au fil d'une vision tout à fait inattendue dans le cadre de Nador. Une élégante jeune femme européenne, un caniche noir réfugié dans ses bras, passa dans l'encadrure de la porte, fière et hautaine, suivie, quelques pas derrière, par un grand jeune homme brun qui passait quasi inaperçu dans le sillage de cette apparition céleste.

— “ Sans doute une des nouvelles coopérantes et son fils,”
me dit Malika, “tu la reverras sûrement au lycée.”

Marie fut tout particulièrement mortifiée lorsque, plus tard, je lui avouai que nous l'avions prise pour la mère de Dominique.

Marie n'était donc pas la mère de Dominique, elle était sa femme. Ce ne fut que bien des années après avoir rencontré Dominique que celui-ci me confia un secret dont la révélation aurait sans doute bien plus gravement mortifié Marie que ne l'avait fait notre confusion initiale. J'étais revenu passer les mois d'été en France où il m'arrivait alors de retrouver mon ami durant les jours les plus chauds d'août. Nous étions à Lyon. Nous avons rejoint Marie dans une petite rue d'un quartier populaire situé tout de suite derrière le quai Augagneur. Ils devaient se retrouver là pour signer les papiers qui ratifieraient définitivement la procédure de leur divorce. Ce fut vite expédié. J'attendis une petite demi-heure dans la ruelle où jouaient quelques enfants arabes. Nous allâmes prendre un verre pour fêter l'occasion. Dominique fit remarquer que c'était tout de même une coïncidence extraordinaire. La présence de leur “déconseiller conjugal”, ainsi qu'il me surnommait parfois, le jour même où s'achevait leur aventure matrimoniale au terme de laquelle j'avais si pleinement participé,

ne lui paraissait pas sans ironie. Après une courte station dans un café, Marie nous abandonna pour retourner à son travail. Sans doute l'irrémediabilité de la fin de ce mariage apparut-elle soudain en pleine lumière à Dominique. Il venait de franchir un pas définitif dans son existence et il ne pouvait contempler cette progression sans beaucoup de vague à l'âme. Il venait de terminer une étape de sa vie qui lui avait été à la fois pesante et indispensable.

Ne pas épouser Marie, il ne pouvait en être question. Pas après ces longues années de passion adolescente étirées jusqu'à leur extrême limite, jusqu'au moment fatidique du départ pour un pays étranger qui risquait de signifier la fin de cette relation vécue intensément, au jour le jour.

- “ Mais tu sais, moi, je ne voulais pas me marier. Ce sont les autres qui m'ont poussé. C'est la Suze, la Trotte qui ont insisté. C'est simple, c'était comme si tout le monde savait bien mieux que moi ce que j'avais à faire ! Mais moi, moi... je savais bien qui j'étais.”
- “et Marie, ...elle le savait?”
- “ Mais bien sûr qu'elle devait le savoir ?”
- “ Tu lui en avais parlé?”
- “ Oui”
- “ Mais elle croyait que c'était intellectuel, bien plus que physique. Tout du moins, c'est ce qu'elle m'a toujours dit.”
- “ Elle n'était tout de même pas aveugle”, se récria Dominique.

Ce n'était pas la première fois que nous avons ce genre de discussion. Pourtant, ce jour-là, il y avait dans son ton une véhémence que je ne reconnaissais pas. J'étais peu enclin à l'écouter une nouvelle fois me refaire son numéro d'irresponsable. Je me fis plus discret.

- “ Enfin, c'est de même pas la Suze ni la Trotte qui t'ont pris par la main pour te conduire à l'hôtel !”

Contrairement à ce que j'attendais, il demeura un long moment silencieux.

- “ Pourtant, je t'assure que j'ai tout fait. Tout.”
- “ Ça veut dire quoi, tout,” lui dis-je, un peu exaspéré. “ Tu ne lui as pas dit les choses en face. Tu ne lui as pas dit — excuse-moi Marie, on ne peut pas se marier parce....” Il me coupa brutalement la parole.

- “ Mais c’était pas possible de lui dire ça.... De lui dire que chaque soir que j’allais promener le chien.... Ça recommençait.” Je restai silencieux quelques secondes.
- “ J’avais tout contre moi... même l’emplacement de l’appartement. J’étais à deux pas des toilettes où tous les Arabes du coin vont draguer. Je m’y pointais, avec Pocker en laisse et je me faisais enfiler pendant qu’il faisait sa crotte. Elle serait tombée de si haut si elle avait appris ça. Tous ces détails sordides.... Quand je te dis que j’ai tout fait...crois-moi, j’ai vraiment essayé. Ce que je vais te dire, je l’ai jamais dit à personne. Quelques jours avant la cérémonie, j’ai été voir le prêtre qui devait nous marier.... Et je lui ai tout raconté. Je l’ai supplié, je lui ai demandé de tout dire à Marie et d’empêcher ce qui allait se passer. J’avais une angoisse dingue. La veille même je suis retourné le voir. Il m’a dit que cela ne pouvait venir que de moi. Que je devais prendre la décision et lui parler moi-même. La veille, je te jure, je lui ai demandé d’empêcher le mariage..... mais lui parler moi-même....ça non....c’était trop. Après ça, tout a été très vite. On s’est marié dans cette cathédrale de Fourvières parce que c’était ce que Marie souhaitait. Le soir même, je suis parti pour le Maroc sans nuit de noce....non pas qu’on ait attendu jusque là pour consommer... Marie est arrivée une semaine après, une semaine trop tard. Si tu savais ce qui s’est passé en une semaine !!! Il s’en est tellement passé.”

Comme c’était souvent le cas, Dominique ne resta pas longtemps sur cette évocation dramatique. Il fallait qu’il coupe court à cette révélation par quelque chose de méchant. Il m’affirma m’avoir pardonné, avoir accepté que j’avais fait ce que j’avais fait pour son bien, pour leur bien...

- “Mais tu sais, je t’en ai voulu à un moment ! Mais au moins il y a quelque chose qui me fait plaisir. Elle a pu obtenir le divorce, je m’y suis pas opposé. Mais le rêve de Marie, parce que tu connais ses sentiments religieux, c’est d’obtenir une annulation de notre mariage et de pouvoir se remarier à l’église. Eh bien ça, elle ne

l'obtiendra jamais. Et pour elle, toute sa vie future sera vécue dans le péché. Et ça, ... j'en suis bien content."

Car il pouvait être méchant, comme ça, par accès. Un désir de faire mal pour mieux consoler après. Marie m'a raconté comment Dominique, encore adolescent, se délectait à torturer son petit frère jusqu'à le faire pleurer pour ensuite l'étreindre et le réconforter. Son amour pour les autres, plus il était fort, plus il le faisait payer de souffrances vives, aiguës, répétées mais aussi promptement guéries qu'elles avaient été infligées. J'en fus moi-même victime mais j'en souffris moins du fait de notre relation qui n'était que platonique.

Quand je ferme les yeux pour essayer de capturer certains souvenirs trop profondément enfouis en moi, de l'obscurité surgit une image nocturne due au seul produit de mon imagination car je n'ai jamais connu cet édifice que de jour. C'est un de ces édifices comme on en trouve encore en France, un bâtiment de toilettes publiques qui trône au centre d'une place d'une petite ville marocaine, face à l'Atlantique. Bien que je n'y sois jamais entré, ce lieu a hanté mon cerveau pendant tant d'années que j'ai fini par l'imaginer avec une précision que ne m'aurait pas laissé une photographie prise par moi et regardée de temps en temps. J'y vois une longue pissotière où des hommes peuvent se soulager debout, face au mur de porcelaine blanche où l'eau ruisselle constamment ; derrière eux quelques cabinets dont les portes manquent et qui ne permettent aucune intimité. Les hommes qui viennent ici pour libérer leurs entrailles doivent le faire au vu et au su de tous. Il s'accroupissent sur les deux repose-pieds au-dessus du trou qui engloutit ce qu'ils y laissent tomber dans le bruit de l'eau qui leur éclabousse les fesses. Un robinet leur permet de se laver après la défécation. L'hiver ils retroussent leur djellabah lourde et humide, l'été leur pantalon leur tombe aux chevilles et cache les claquettes en plastique qu'ils portent aux pieds. Ca, c'est l'image de la journée que j'aurais pu aller visionner moi-même si j'avais voulu lorsqu'il m'est arrivé de passer sur cette place. Mais il y a l'image de la nuit... Elle me hante, comme je l'ai dit, j'en fais le centre du drame de Dominique alors qu'il n'y a plus de raisons que le malheur ait frappé là plutôt qu'ailleurs. Mais comme le malheur s'est dévoilé là, à Safi, l'association s'est sans doute tout simplement imposée à moi de la même manière que pour Dominique. Il avait vu un autre visage que je ne connaîtrai jamais et que ma mémoire refuse de me restituer

exactement. Je fronce le front comme les enfants qui s'absorbent dans une tâche difficile, je me concentre, je presse mon cerveau, je veux lui faire rendre cette goutte qu'il ne veut pas me donner — asséché — je ferme les yeux encore plus fort. Dominique m'apparaît dans une multiplicité de lieux et d'expressions mais aucun ne veut me livrer la clé. Alors j'invente, je reconstruis au plus près, pour vous....

Il me parle, il revient avec ces mots qui peuvent presque être les siens.

- “ Il y a un hammam à Casa, c'est fabuleux, t'as pas idée de ce qui s'y passe. Bien sûr t'as toujours les quelques petites putes habituelles qui viennent pour se taper du tourisme friqué mais c'est pas comme à Marrakech, les touristes t'en trouvent tout de même pas des masses à Casa. Les mecs baisent dans tous les coins. T'as une grande salle de vapeur où tu peux choisir ce qui t'intéresse. Les mecs sont tous à poil pour la plupart, tu peux donc juger de la marchandise et puis, après, tu vas dans une petite salle de repos où il ya un lit. Ce sont des petites cabines dont tu peux verrouiller la porte de l'intérieur. T'as qu'à attendre là, t'es sûr d'avoir du travail dans les minutes qui suivent. Y'a vraiment de tout là dedans. Ça va du père de famille qui vient tirer sa crampe parce que sa bobonne lui suffit pas et que c'est pas facile de trouver une autre femme. Les pédés c'est plus facile et moins chers. T'as des ouvriers qui viennent faire dégorger le poireau, des ados qui en profitent pour tirer cinq ou six coups de suite. Tu vois, je suis sûr que c'est là-bas que j'ai attrapé cette saloperie. Dès que j'ai vu ce type, j'ai su qu'il était dangereux. C'était comme s'il était sale. Pourtant dans le hammam, il avait dû être décrassé et re-décrassé. Mais il avait quelque chose de malsain en lui. Dans les yeux et la bouche surtout, quand il essayait de m'embrasser, sa salive avait un goût répugnant. De toutes manières je déteste qu'on m'embrasse. C'est pas parce qu'on va s'envoyer en l'air qu'on doit s'embrasser comme ça. Il m'a baisé et rebaisé et je me suis senti tout de suite malade, immédiatement. ”

Il aurait été complètement inutile d'essayer de raisonner Dominique sur ce point et de lui faire remarquer qu'une maladie qu'il pouvait avoir contractée plus de dix ans avant d'en ressentir les premiers symptômes ne pouvait pas révéler son origine dans un échange de bave au goût particulier. Je suppose qu'on a tous en nous cette espèce de sens intime de la connaissance de ce qui est coupable à notre égard. J'ai bien une vue tout à fait arrêtée sur l'origine de certains de mes morpions même si la variété de mes partenaires dans les semaines précédant leur apparition devrait me faire hésiter quant au propagateur. Dès la première bestiole découverte en train de se rassasier sur mon pubis, j'en trace inexorablement l'origine avec une certitude qui me mène droit à l'individu que quelque chose (que je ne puis bien sûr pas déterminer) m'a signalé comme étant le coupable. Peut-être en rendant l'autre unique par son crime, on se donne à soi-même un peu plus de relief, un semblant d'originalité. C'est pourquoi il n'est pas surprenant que dans la marée d'amants qui lui étaient passés sur le corps, Dominique s'en soit trouvé un pour lequel il déclarait un sentiment amoureux. Celui-ci n'avait pas interrompu pour autant la boulimie de baise qui l'agitait mais il avait cristallisé sur lui un sentiment plus intense qui avait dû ressembler (mais il ne me fut donné d'en voir que quelques facettes) à ce que ses sentiments pour Marie avaient eu dans leur côté passionné, dévorant et exclusif.

Je n'ai connu Mohammed qu'une seule saison. J'ai pendant longtemps eu l'impression qu'il existait une photographie de nous trois en compagnie d'autres amis, marchant sur la plage de Karia (?) où Dominique avait loué un cabanon pour les mois d'été. Dominique et Mohammed se tenaient par la main, je riais en arrière plan avec Malika, c'était une parfaite journée de juin. Le bleu du cliché était si profond qu'on en sentait la course du vent sur la peau, les vagues s'empêtrant dans les pieds. J'étais venu passer un mois de vacances. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que Dominique partageait maintenant ses jours avec ce jeune homme au visage un peu trop beau, de cette beauté presque écoeurante et qui contrastait tant avec les visages burinés et marqués que mon ami recherchait d'ordinaire. Mohammed avait un regard que je trouvais fuyant mais peut-être ne s'agissait-il en fait que d'une appréhension à l'égard de cet inconnu que j'étais et dont la venue avait dû lui être annoncée avec fracas résonnant plus comme une menace que comme

une promesse de plaisir. Mohammed devait hésiter entre le rejet de cet étranger qui d'un seul coup prenait tant de place dans la vie de son compagnon et le désir de séduire qui est toujours le plus court moyen de se rassurer sur l'inquiétude que provoque en vous ceux qu'on ne connaît pas et avec lesquels il va falloir partager un être qu'on aime. Nous ne vîmes d'ailleurs pas beaucoup Mohammed cet été-là. Je ne me souviens pas exactement de ce qui le retint à Nador — peut-être les sentiments complexes que je viens de décrire — mais je me souviens que je fus étonné du sérieux des sentiments de Dominique à son égard. Non pas qu'il ait renoncé à ses passades, je me rappelle plusieurs parties de jambes en l'air sur la plage et ailleurs avec des garçons de passage, mais parce que Dominique incluait son amant régulier dans des projets à long terme. Il voulait changer d'air et partir s'installer dans un autre coin du Maroc et il parlait de s'installer ailleurs avec Mohammed qu'il semblait bien décidé à emmener avec lui.

Peut-être après tout y avait-il bien quelque chose de fuyant dans son regard si j'en juge par le comportement qu'adopta le jeune homme après le départ de Dominique. Un an plus tard, de passage au Maroc pour un bref séjour estival, avant de me rendre à Safi où Dominique séjournait maintenant, je repassai par Nador voir un autre couple d'amis restés là. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, deux étages au-dessus de chez eux, Mohammed installé avec un nouvel enseignant français qui avait remplacé Dominique. Comme le nouvel arrivant était lié avec mes amis, j'en vins à le connaître et à passer plusieurs soirées avec lui. Jamais Mohammed n'évoqua les jours de l'été précédent passés avec Dominique ; à mon départ il me chargea cependant de l'embrasser lorsque je le rencontrerais.

Dominique d'ailleurs, ne fut pas outre mesure en colère lorsqu'il me parla de la trahison du garçon. Il comprenait fort bien que celui-ci ait préféré rester dans la région de sa famille plutôt que de s'exiler à des centaines de kilomètres dans un lieu où il ne connaîtrait personne et où il serait totalement à la merci de son protecteur. Il se mettait à sa place et pensait qu'il en aurait fait autant s'il avait dû se faire entretenir par quelqu'un. Par contre, il n'avait pas de mots assez forts contre François qui avait pris sa succession. C'était lui-même qui l'avait présenté à Mohammed avant de quitter Nador. Il avait expliqué au nouveau Français son intention de partir à Safi en éclaireur, le temps de s'installer, et de faire venir ensuite Mohammed

dès qu'il aurait trouvé une maison où ils pourraient vivre tous les deux. Dominique était persuadé que c'était François qui avait tout fait pour s'attacher le jeune homme et lui faire valoir qu'il n'avait rien à gagner à partir pour ces terres inconnues. S'installer avec lui serait une solution bien plus satisfaisante.

J'ai revu François bien des années après, presque dix ans, en fait. À Paris, installé dans une vie à laquelle il avait essayé de conserver son caractère nord-africain en s'installant dans un quartier d'émigrés. Au détour de la conversation il m'apprit que Mohammed l'avait quitté pour aller vivre au Canada. Encore une fois s'était répété le schéma sempiternel du jeune homme utilisant une histoire d'amour avec un Européen plus fortuné que lui et dont il finit par se servir sciemment ou parce que c'était la pente naturelle suivie par ce genre de relation, pour échapper à sa condition insatisfaisante et s'évader vers une nouvelle vie, dans un monde qu'il espérait plus favorable à son épanouissement. François me fit d'ailleurs lire un récit qu'il avait fait de son histoire avec Mohammed. Celui-ci confirma la fuite que j'avais d'abord vue dans le regard du jeune adolescent.

Quant à la photographie, elle existe bien, je l'ai revue il y a quelques jours en passant en revue quelques-uns des paquets de clichés que je garde dans une armoire ouverte pour de rares et spéciales occasions. Elle existe bien mais je n'y figure pas. Il y a bien un couple mais ce n'est ni moi, ni Malika qui le formons, il s'agit de deux autres Français dont j'ai oublié les noms. C'est un tirage en noir et blanc, Mohammed et Dominique ne s'y tiennent même pas par la main. Pourtant, il y a quelques mois encore, alors que nous évoquions le Maroc dans un café de Roanne, il me redit à quel point il avait aimé ce garçon et comme leur relation l'avait tourmenté. Peut-être aurais-je pu contacter Mohammed lorsque je me suis rendu au Canada. Mais que lui dire ? Si quelqu'un avait dû parler de ses sentiments c'était sûrement Dominique qui ne l'avait jamais fait après leur séparation.

Vanessa Marguerite Everson's career as a university lecturer started at the Escola Superior de Agricultura, Minas Gerais, Brazil, and continued at the University of Natal at Pietermaritzburg where she had the good fortune to work closely with Serge Ménager for 15 years. Everson has translated several of Ménager's articles into English for academic journals. Ménager and Everson together translated Bessie Head's novel *Maru* into French, as well

as two novels into English — *L'Enfant ébloui* by the young gay Moroccan author Rachid O. and *Moi Mireille lorsque j'étais Yasmina* by Fadhila Sebti, the Moroccan women's rights activist. Everson is currently Senior Lecturer in French at the University of Cape Town.

Eric Levéel has been a lecturer in French since 1992 when he was fortunate to join Serge Ménager's team in the Department of French of the University of Natal in Pietermaritzburg. Since then Levéel has worked as visiting lecturer at the University of Zimbabwe in Harare, and with the Embassy of France in Zimbabwe as Director of the Alliance Française of Bulawayo and lecturer at Hillside Teachers' College. In 2001 Levéel moved to Botswana to work for the Alliance Française in Gaborone, before accepting a permanent position as junior lecturer at the University of Stellenbosch in South Africa. Levéel is currently finishing his doctoral thesis on Simone de Beauvoir's travels with the University of Natal, a project initiated and supervised by Serge Ménager and Vanessa Everson.

